

## L'EUROPE contre les Patries

Un volume : 15 fr.

Notre envoyé spécial, M. Drieu la Rochelle, revient d'un voyage de plusieurs semaines à travers la Hongrie, la Tchécoslovaquie et l'Italie. Nous commençons aujourd'hui à publier la relation de ce voyage dans des pays vers lesquels l'attention de l'Europe est attirée aujourd'hui plus que jamais.

### Une colline au milieu de la ville

**B**UREUX les gens qui peuvent voir la ville qu'ils habitent, qui peuvent, d'un haut lieu, la prendre tout entière dans leur regard; ils attacheront encore un sentiment humain à ce bitume où s'énervent leur existence.

C'est la malédiction de ceux qui se sont agglutinés à une Babylone de ne pouvoir rien faire de pareil. A Montmartre, le regard se désolait devant une platitude sans fin qui pourrait aussi bien être celle de Londres. Plâtre écaillé ou brique sale, cela se vaut.

De la colline de Gellert, je peux voir tout Buda-Pest qui n'a qu'un million d'habitants. Un million, ou un million et demi, c'est encore, Dieu merci, le lot de Rome. De Gellert comme du Pincio, on peut, d'un coup d'œil, voir autre chose que la pierre enfumée, on peut comparer la pierre ou la brique à la verdure qui l'entoure et qui persiste ça et là parmi elle.

Un million d'habitants, c'est un maximum qu'aucune ville ne devrait dépasser. La crise, le fascisme, la prochaine guerre arrêteront-ils la croissance abominable des villes ?

D'ailleurs, Buda-Pest englutit plus d'un million sur huit ou neuf millions d'âmes qui restent à la Hongrie, c'est donc, malgré tout, un monstre.

Quel monstre charmant. De mon point de vue simpliste d'amateur de verdure, Buda-Pest c'est même mieux que Rome, c'est presque Florence. En effet, le Gellert, c'est plutôt San Miniato, qui, déjà, par ses jardins et ses parcs, annonce la campagne, que le Pincio tout encerclé de maisons.

C'est San Miniato, sans belle architecture, bien sûr. La belle architecture est inconnue en Hongrie, où, sauf dans les villages, tout est retapage et imitation. Mais il y a beau temps que nous ne pouvons plus être sévères sur l'architecture des autres.

Cette colline de Gellert, je l'aime pour dresser de la roche à pic au-dessus du Danube, et aussi des arbres, de l'herbe, en plein milieu de la ville. Imaginez que le Mont-Valérien soit resté agreste et qu'il répande des frondaisons jusqu'à la Seine (et qu'en plus il soit situé à la place de la gare d'Orsay). Imaginez aussi que nos conseillers municipaux ne soient pas seulement une bande de voleurs, ce qui est le moindre mal, mais cette mafia de bêtise qui conspire avec une haine incessante et minutieuse contre toute survivance de la beauté et de la fraîcheur parmi nous. Ne leur pardonnons jamais d'avoir bâti sur l'emplacement des fortifs.

Ce qui est plus beau que le Gellert, qui n'est que plaisant, c'est ce qu'on voit du Gellert. On voit de là, non seulement Buda-Pest, mais la Hongrie, du moins ce qu'il y a de plus grand en Hongrie : le Danube.

Le Danube est, avec le Rhin, l'un des rares traits de grandeur sur notre petite presqu'île d'Europe. Il est impossible d'imaginer que ce qui touche au Danube ne soit voué à jamais à la grandeur. Ce qui est morcelé se réunit. Les neu-

A droite : Le grand pont de Buda-Pest, et la nuit de Buda-Pest.

À-dessous : Une rue commerçante.



Ci-dessous : Une ville que traverse le Danube ne peut être laide.

Au centre : La moitié des paysans hongrois ne sont pas propriétaires de leurs terres.

veau : on y a introduit, pour sacrifier à la doctrine corporative, des représentants de certains groupements économiques ou spirituels, mais aussi des fonctionnaires de l'administration centrale pour qu'ils y défendent la nécessité moderne de la centralisation. De cette manière, le gouvernement actuel a mis la main sur le gouvernement local qui, sous l'ancien régime était le refuge de l'opposition libérale de la noblesse contre le despotisme viennois.

Sur le corps électoral, il est d'autres pressions. On ne vote qu'à vingt-quatre ans et il faut justifier d'avoir parcouru tout le cycle des études primaires — dispositions excellentes en soi, mais qui peuvent être maniées dangereusement. Vote des femmes à trente ans : on compte sur cet esprit conservateur qui s'empare des femmes quand elles ont un homme en main et des enfants.

Voilà la base d'action que s'est assurée le régime. Mais un parlement, né sous de tels auspices, il faut encore le mener. Pour cela, règne encore un état psychologique que le gouvernement entretient soigneusement depuis quinze ans, et sans trop d'efforts. Pendant cent trente jours, une poignée de communistes a tenu le pays. Sur ce simple souvenir, une réaction un peu habile et modérée peut bâtir pour toute une génération. Avis à nos extrémistes de café ou de salon. C'est, évidemment, sur ce souvenir que M. Gombos a pu constituer le parti de l'Unité. Ce fort parti de gouvernement, appuyé sur la police, le ministère de l'Intérieur, la presse et une puissante coalition de rancunes nationalistes et d'intérêts économiques et sociaux, détient une majorité de 70 % à la chambre basse. Avec cela on peut gouverner. Cela vaut le parti conservateur anglais ou ce bloc national qui finit toujours par se reformer à la Chambre française, même dans les législatures de « gauche ». Et les moyens d'obtenir un tel résultat ne sont pas si différents.

La Chambre Basse assure le vote du budget. Le Chambre Haute, réformée en 1926, ne peut que discuter sur les principes qu'expriment les divers articles du budget. Cette Chambre Haute est formée : 1° de 36 ou 40 députés élus par le corps de l'aristocratie ; 2° de certains hauts dignitaires ; 3° des membres nommés par le gouvernement ; 4° des députés des comitats locaux qui sont en nombre double des députés de l'aristocratie. Ce système se situe donc entre la Chambre des Lords, nos anciennes Chambres des Pairs et divers Sénats européens.

La minorité à la Chambre Basse est formée des légitimistes, des chrétiens-socials, des petits propriétaires, des radicaux (élus surtout par les Juifs), des socialistes (une douzaine, sans chefs, sans cerveaux). Les communistes depuis 1918 sont simplement exclus de la vie publique et poursuivis partout où ils paraissent. On emploie contre eux la méthode même de Moscou. Une censure discrète mais ferme s'exerce partout, et la Hongrie se laisse faire une douce violence.

Et beaucoup de gens de classes et de partis divers goûtent les souplesses de ce régime en comparaison des brutalités communistes ou hitlériennes. N'en est-il pas de même, sous des formes différentes, en Tchécoslovaquie et en Autriche ? (J'ai vu, devisant tranquillement dans leurs maisons, d'anciens membres du gouvernement Karolyi qui ouvrit la porte à celui de Bela Kuhn.) Les démocrates bourgeois, les socialistes modérés, les Juifs, rejoignent les capitalistes et les aristocrates pour préférer ce régime qui préserve peut-être pour l'avenir les

Tournons le dos à Pest, à cette banalité qui égale celle de tous les cœurs contemporains, et asseyons-nous à la terrasse de ses aimables cafés du Corso. Regardons de nouveau Bude qui surplombe de sa sombre nuit la nuit claire qui coule dans le Danube.

Toutes les villes maintenant ont recours aux sortilèges de la nuit. Comme les femmes usagées, elles ne retrouvent leur beauté qu'à la nuit. L'électricité leur permet cette consolation de poser sur leur visage piétié, un masque fait de l'ombre auguste qu'elles fardent de quelques taches phosphorescentes. Là reparait une forme, cette chose devenue si rare. Quelques lignes nobles parlent seules : les mots essentiels de l'histoire se déchiffrent parmi l'écriture courante du quotidien. Feux fixes.

C'est ainsi que le promeneur, abandonné à la frivolité abondante du quai de Pest, le promeneur attaché à la rive moderne, peut contempler trois mots écrits sur l'obscurité de la rive plus ancienne, trois mots posés sur les collines de Bude comme des brillants sur du velours noir.

Les murs bas de la citadelle, tout

c'est Madrid, c'est Rome en dépit des jonctions de Mussolini, c'est Bucarest, Constantinople. C'est le midi et c'est la province. Le centre d'activité intense est ailleurs, plus au nord. C'est la grande province charmante qui est tout l'est et le sud de l'Europe. Mais une vraie province d'autrefois — pas notre province desséchée — une province vivante, aimable, qui a gardé les gentilles manières.

A quelle heure travaillent-ils ?

Le Corso est plein de midi à 1 h. 30, de 5 h. 30 à minuit. Et les dancings, paraît-il, sont pleins. J'avoue que je n'y suis pas allé. Avec les années d'après-guerre, j'en ai eu assez pour ma vie.

Il est vrai que Buda-Pest est aussi une ville d'eaux, ce qui multiplie les occasions de détente et de flânerie ; c'est Vichy et Paris à la fois. Imaginez que l'île Saint-Louis soit remplie de sources chaudes où vous soigneriez vos rhumatismes. Et c'est aussi une station balnéaire. Le Danube enveloppe, au nord de la ville, une grande île, Sainte-Marguerite, où parmi les arbres et les pelouses, il y a les plus belles piscines d'Europe. Il y a à Buda-Pest sept ou huit

vres voyageurs ou enquêteurs qui ont encore ce goût.

D'ailleurs, après avoir regardé sous le nez tant d'hommes, ministres, magnats, bourgeois, employés, paysans, j'ai cru voir qu'il y avait un type hongrois. Le Hongrois serait un homme brun, grand parfois, avec une tête assez ronde, des yeux non pas bridés, mais avec une ligne de paupière très légèrement asiatique, un nez assez court mais droit, de bonnes lèvres, la taille bien prise.

Du moins est-ce le type qui domine parmi les paysans qu'on m'a dit hongrois et non pas germains ou slaves. Mais tout cela est douteux ; le vrai, c'est qu'il y a des manières hongroises qui sont bien reconnaissables et très séduisantes. Elles sont calmement aimables.

Mais voici que d'une minute à l'autre, je redeviens austère.

Une guerre aux buts immenses et vagues qui allaient se perdant dans une misère sans nom, l'écroulement d'abord lent, puis brusque, d'un rêve impérial partagé avec l'Autriche, la diminution d'une aristocratie hautaine, une révolution courte et misérablement avortée, le démembrement de la patrie, une réac-

Certes, quelques aristocrates ont gardé de vastes propriétés, comme les Esterhazy (150 villages, me dit-on). Mais ils sont peu nombreux. Et le fidéicomis, la propriété qui se transmet en bloc à travers les générations, sans qu'elle soit jamais abandonnée au caprice individuel, cette propriété qui était la base de la vie et du pouvoir aristocratique, n'occupe plus qu'une faible portion du territoire. On me montre une statistique où sont confondus sous le même article : fidéicomis, mainmorte ecclésiastique, biens de l'Etat, biens des sociétés anonymes — tout cela ne fait que 10 % de la fortune hongroise. Là où elle existe encore, la grande propriété manque à gagner et plie sous les hypothèques.

Pourtant, il n'y a que la moitié des paysans, en Hongrie, qui soient propriétaires : les autres sont fermiers et métayers et sous de dures conditions. La loi agraire, faite après la révolution communiste, a été tout à fait insuffisante. Voilà la tare et la faiblesse du régime. Il est vrai que dans un pays peu riche, il est difficile à l'Etat d'avancer des crédits à des milliers de paysans